

impossible de calculer avec certitude les résultats de cette période de leur croissance. Ce légume de grande valeur, a, depuis quelques années, été sujet à une maladie, d'abord dans le germe et ensuite dans son fruit, ce qu'on n'a jamais pu s'expliquer d'une manière satisfaisante. La plantation dans une terre sèche est un des meilleurs remèdes, après une saison sèche. Quelques variétés de patates sont plus sujettes à la maladie que d'autres. La cendre ou des engrais minéraux sont meilleurs que des engrais de ferme, et le sel appliqué au sol avant la plantation, de cinq à dix-minots par acre, est une très bonne application.

Il faut ici une grande variété de graines, et de la meilleure qualité, afin que les cultivateurs puissent s'en procurer dans le printemps. On ne pouvait pas trouver cette variété de graines à Montréal cette année, même des sortes les plus communes. On me fit plusieurs applications pour du blé, de l'avoine, des fèves, des vesces, du sarrasin et du lin, et du mil, dont je ne pouvais pas avoir la qualité requise, ou point du tout. Il n'y a pas de doute que les cultivateurs devraient avoir de toutes ces graines, vû qu'elles croissent si bien ici, mais si on ne peut pas s'en procurer lorsque l'on en a besoin, l'intérêt général en souffre, si on ne peut pas avoir de bonne graine pour la semence ou la plantation dans le printemps. La bonne graine est aussi nécessaire pour avoir de bonnes récoltes, comme une bonne nourriture pour faire de bons animaux; mais les graines doivent être bien cultivées, et les animaux bien nourris, si on ne veut pas qu'ils dégènerent. Il est de grande importance d'avoir des graines de variétés sans mélange, surtout le blé, l'orge, l'avoine et les pois. Quand on sème de ces graines mélangées, elles ont une mauvaise apparence dans le champ, elles ne mûrissent pas ensemble, et ne peuvent faire un bon échantillon. Si les graines se mêlent, le seul moyen pour les séparer est quand elles sont en épis, avant de les battre.

En conclusion, je n'ai jamais vu les récoltes de printemps, à l'exception du blé-d'inde, promettre autant à cette période de la saison, que les récoltes présentes. La saison, je suppose, a été un peu froide pour le blé-d'inde, quoiqu'il puisse s'améliorer encore. Je n'ai pas besoin d'observer que les récoltes sont bonnes en proportion du soin que l'on donne à leur culture, et s'il en était autrement il n'y aurait aucun encouragement ou récompense pour l'agriculteur habile et soigneux, pas plus que pour le cultivateur maladroit et négligent.

WM. EVANS, Senior.
Côte St. Paul, 10 juillet, 1855.

LITS DE FRAISES.

Les lits de fraises doivent être tenus nets et exempts d'herbes sauvages, les tiges courantes tenues basses jusqu'à ce que le fruit soit cueilli. La terre autour de la plante

ne doit pas être renouée plus qu'il est nécessaire pour la tenir nette. Un arrosement fréquent et abondant, dans le cas de sécheresse, sera très avantageux, il paiera bien le travail par la perfection supérieure, la beauté et la grosseur du fruit.

Avant que le fruit mûrisse, couvrez la terre entre les racines de paille longue et nette, si vous pouvez trouver cette article après un hiver rigoureux, ou une couche de tan ou de bran-de-scie tiendra la terre humide et épargnera en même temps le fruit d'être couvert de boue, lorsqu'il pleut. On ne doit jamais employer du plâtre pour les fraises, nous avons appliqué une fois cet article comme sur une partie du lit de fraises, et nous avons eu la satisfaction de contempler un superbe feuillage, mais elles ne produisirent rien que du feuillage. Il avait été appliqué quand la plante était en fleur. Nous nous proposons d'employer autrement notre plâtre à l'avenir.

Nous nous sommes aperçu qu'il avait eu un même effet appliqué aux pommiers et autres arbres fruitiers en fleur. S'il en est ainsi, il serait bon que les personnes qui sont pour semer du plâtre dans les vergers évitassent de le faire quand les arbres sont en fleur.—Co. Ontario Times.

—:—

TEMPS CHAUD, GARDEZ VOUS DES EXCÈS.

L'arrivée des chaleurs nous avertit d'être prudents même dans les choses nécessaires. Les statistiques font voir que le plus grand nombre de morts par l'imprudence arrive quand un temps froid est soudainement suivi par une chaleur intense; et la raison est que le monde souffrant de ce changement, risque étourdimement sa santé pour se rafraîchir. Un travailleur a bien chaud il court à un ruisseau, boit de l'eau froide avec excès, et meurt quelques heures après. Une autre personne cherche du soulagement dans le julep, colibers et autres rafraîchissemens et le résultat est une grande excitation de la poitrine au lieu d'en diminuer l'action, et souvent la mort s'ensuit. Un troisième est tenté par des fruits nouveaux, soit qu'il en mange trop ou qu'il en mange qui ne soit pas mûrs, et son indiscretion lui coûte la vie. Un quatrième, cinquième et sixième violent les lois de la santé en d'autres manières, et ont des indispositions, s'ils ne sont pas enlevés par des maladies graves. Et ainsi cela continue jusqu'à la fin du chapitre.

La vertu de tempérance, dans ce tempsci, est incalculable. Nous n'entendons pas seulement la tempérance dans l'usage des liqueurs distillées, mais la tempérance en toutes choses, mais surtout dans le manger, le boire et le travail. Une indigestion quand le thermomètre est à 90 degrés, est presque une mort certaine. Même une légère surcharge de l'estomac, ou se permettre de manger un article indigeste, nous donnent des crampes violentes, si non un très mauvais choléra. Mais manger trop peu, ou éviter les viandes et les fruits tout à fait, comme le font les théoriciens, est un erreur seulement

moins dangereuse. Le plus sûr moyen est de continuer la nourriture ordinaire, quelque elle ait été, prenant soin, cependant, d'en manger avec modération, ce qui est la tempérance. Il en doit être de même dans le boire. C'est une folie que de boire des liqueurs spiritueuses pour se rafraîchir, de même que faire tort aux organes digestives en buvant du soda et en mangeant de la crème à la glace avec excès. La nature souffre invariablement quand on essaye soudainement à se rafraîchir lorsque l'on a chaud. La modération en toutes choses est indispensable. Se jeter dans la rivière, boire de l'eau à la glace avec excès, ou amener toute autre chose froide en contact soudain avec le corps quand il est échauffé, c'est jouer avec sa santé et sa vie.

Les excès dans le travail sont une source fertile de maladie, et quelquefois de mort en temps de chaleur étouffante. Aucun homme ne peut faire autant d'ouvrage un jour de chaleur, ou sous un soleil brûlant d'été, qu'en hiver, ou à l'abri. Ce ne sont pas seulement les journaliers qui sont en danger. Tout effort du système nerveux ou même musculaire, affecte assurément la santé. Un homme sage économisera toujours sa force en été. Quiconque travaille trop, de quelque manière que ce soit, épuise le pouvoir nerveux, dont une partie aide la digestion; et la conséquence est que, quand il revient chez lui, fatigué et affamé, et qu'il a un bon repas à manger, il est frappé de coliques bilieuses, dysenterie ou choléra. Oter ses vêtements lorsque l'on a chaud, et s'asseoir dans un courant d'air, est une erreur commune; et les grines de plusieurs cas de consomption, ont été semées de cette manière, dans des hommes pleins de santé. Soyez tempérrant dans vos travaux et vos plaisirs, dans le sommeil et dans vos veilles, si vous voulez éviter les maladies qu'occasionnent les chaleurs, et qui sont si souvent fatales.—Phil. Leger.

—:—

ROUES DE WAGGONS.

Il est évident que plus les roues d'une voiture sont grandes, moins le fardeau est pesant, de manière à ce que le centre de leur circonférence devienne de même hauteur que la poitrine du cheval. En outre, de grandes roues produisent moins de friction, parceque leur vélocité est moindre que des petites et celles-ci enfoncent plus sur un chemin mou, augmentant par là la difficulté du transport. L'avantage des plus grandes roues que les ordinaires sera plus évident si nous considérons que l'appui est au bas. La hauteur moyenne des roues de devant ordinairement n'est pas au-dessus de quarante pouces, qui donnerait seulement au cheval une force pour lever de vingt pouces au-dessus de la pesanteur; de plus la pesanteur est à une trop grande distance au-dessous des flancs du cheval. Si nous augmentions la hauteur de la roue jusqu'à soixante pouces, cela donnerait un pouvoir de lever de trente pouces à l'attelage; laissant encore la pesan-